



Spécial Mai 68

« En ce temps-là, Monsieur » par Roger Assaf. Entretien avec Michel Onfray. « Chœur de viande » par Wajdi Mouawad. Quest-ce qu'un soixante-huitard ? Rencontre avec Benjamin Stora. Utopies et paradoxes des auteurs engagés.

Édito

Notre Mai 68

Les élections prochaines au Liban coïncident avec la célébration du cinquantenaire de Mai 68, cette révolution qui a bouleversé l'ordre établi et marqué durablement la jeunesse en France et ailleurs. Les slogans de cette époque ont encore cours aujourd'hui et peuvent aisément s'appliquer à la réalité libanaise : « Sois jeune et tais-toi ! » Plusieurs milliers de jeunes Libanais voteront pour la première fois, sans que l'on sache s'ils seront les promoteurs du changement ou s'ils « se tairont » en votant comme des moutons de Panurge selon la volonté de leur communauté ou le souhait de leurs parents. « Enragez-vous ! » Ce slogan, clin d'œil au journal militant *L'Enragé*, devrait être la consigne du 6 mai : exprimer sa colère à travers un vote utile en refusant le retour des symboles de l'occupation syrienne, en rejetant les consignes de tel ou tel parti hégémonique, et en sanctionnant ceux qui, non contents d'avoir menti au peuple qu'ils affament aujourd'hui pour mieux le soudoyer, s'allient avec des escrocs et des parvenus pour renforcer leur « mafia ». Ce sursaut est-il illusoire ? « Soyez réalistes, demandez l'impossible », nous conseille un troisième slogan de Mai 68. Cet « impossible » qu'on réclame est un Parlement composé de patriotes intègres, où la majorité serait indépendante, où les femmes seraient enfin bien représentées malgré l'absence de quota. Il nous faudra faire l'impossible, oui, pour que la prochaine chambre des députés ne soit pas une association de malfaiteurs qui entraînerait le pays à sa perte !

ALEXANDRE NAJJAR

**MOINS
DE
21ANS
voici votre
bulletin de
VOTE**



L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDANI, GEORGIA MARKHOUE, FARES SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.
Coordination générale : HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
Correction : YVONNE MOURANI
Contributeurs : TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, ROGER ASSAF, MELHEM CHAOUL, NADA CHAOUL, RALPH DOUMIT, MICHEL HAJI GEORGIU, WILLIAM IRIGOYEN, HENRY LAURENS, FAROUK MARDAM BEY, WAJDI MOUAWAD, YOUSSEF MOUAWAD, JEAN-CLAUDE PERRIER.
E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec
la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Mai 68, encore et encore

On se rappelle probablement du discours prononcé le 29 avril 2007 par un certain Nicolas Sarkozy, candidat à la présidence de la République, dans lequel il se proposait, s'il était élu, d'« effacer les séquelles de Mai 68 ». La première, selon lui ou plutôt selon sa « plume », était le relativisme intellectuel et moral, qu'il interprétait comme le refus de distinguer le bien du mal, le vrai du faux, le beau du laid ; la deuxième, la haine du pouvoir, quel qu'il soit, au sein de la famille, de l'école, de l'entreprise, de toute institution sociale ; la troisième, l'individualisme forcené et ce qu'il charrie : l'égoïsme, l'hédonisme, la recherche du plaisir immédiat, libre de toute entrave. Le futur président n'hésita même pas, ce jour-là, lui l'admirateur de Reagan et de Thatcher, à considérer le triomphe du capitalisme sauvage dans les années 80 comme l'une des conséquences de Mai 68 !

On pouvait déjà à l'époque déceler aisément les ingrédients de cette soupe indigeste : la critique par Luc Ferry et Alain Renaud de l'ainsi nommée « pensée 68 », l'analyse par Gilles Lipovetsky de la société post-moderne qui se caractériserait par un néo-individualisme de type narcissique, à quoi s'ajoutaient des éléments de la diatribe de Régis Debray contre ses anciens camarades, gauchistes assagis, par laquelle il justifiait son ralliement à François Mitterrand. La mode était depuis longtemps de gommer délibérément deux dimensions fondamentales de Mai 68 : son insertion d'une part dans un mouvement mondial de contestation des pouvoirs établis, et d'autre part sa portée plus subversive qu'ailleurs pour des raisons spécifiques à la France.

Rappelons-nous ces quelques événements significatifs de la première moitié de l'année 1968 : en janvier, retentit en Tchécoslovaquie le mot d'ordre « Pour un socialisme à visage humain » qui se traduira en avril par le « Printemps de Prague ». En février, le meurtre de trois étudiants noirs en Caroline du Sud relança dans les universités américaines le mouvement en faveur des droits civiques. En mars, des heurts d'une grande violence eurent lieu à Rome et Varsovie – au Caire

aussi – entre les étudiants et la police. En avril, après l'assassinat de Martin Luther King, des milliers de jeunes noirs affrontèrent la Garde nationale à travers les États-Unis et, en Allemagne, la tentative d'assassinat du leader étudiant Rudi Dutschke provoqua des manifestations d'une ampleur inédite. Puis, en ce même mois de mai, les étudiants ne cessèrent de manifester à Berlin, Tokyo, Berkeley, Mexico et dans la plupart des villes italiennes, représentant parfois les slogans qui couvriraient les murs des universités françaises.

En quoi le Mai français s'était-il donc distingué ? Pourquoi suscitait-il toujours, cinquante ans après, tant de controverses ? C'est d'abord, probablement, parce que la révolte antiautoritaire de la jeunesse l'a

PAR FAROUK MARDAM BEY



D.R.

porté à se solidariser en même temps avec le mouvement ouvrier en France et dans les pays capitalistes développés, avec les luttes anti-impérialistes en Asie, Afrique et Amérique latine, et avec l'opposition démocratique qui s'affirmait jour après jour dans le bloc soviétique. C'est ensuite parce que cette révolte, par sa spontanéité, sa verve et sa radicalité, incita la classe ouvrière à débordier les structures syndicales traditionnelles, si bien qu'à la mi-mai, sans directive centrale, fut déclenchée la grève générale la plus massive en France au XX^e siècle, englobant toutes les branches du secteur industriel et, de proche en proche, les services et les institutions culturelles. Au-delà de la crise politique qui paraissait sans issue, plongeant dans la perplexité aussi bien la majorité que les oppositions, et qui

obligea de Gaulle à faire le voyage de Baden-Baden pour s'assurer de la loyauté de l'armée, ce qui reste gravé dans la mémoire de ceux qui ont vécu ces événements, c'est le sentiment indéfinissable et extrêmement rare de fusion. Le même qu'ont pu éprouver pendant quelques jours les manifestants égyptiens de la place Tahrir, ou syriens pendant les premiers mois du soulèvement de 2011, et qu'ils ont décrit comme un mélange d'épanouissement personnel et d'élan fraternel vers les autres, avec le désir de partager leurs joies et leurs peines.

Plusieurs facteurs s'étaient progressivement conjugués au cours des années 60 pour aboutir à ce moment historique. Les sociologues comme les économistes insistent sur l'irruption en force des *baby boomers* alors que les économies capitalistes occidentales étaient en pleine expansion, avec des taux de croissance qui atteignaient parfois les 8 %, des taux de chômage guère supérieurs à 1,5 % et une incitation

langage, sa façon de se vêtir, ses goûts musicaux...

Cela était certes décisif mais n'explique pas pour autant pourquoi les dizaines de milliers de yéyés qui s'étaient rassemblés place de la Nation, à Paris, pour assister au fameux concert organisé le 23 juin 1963 par le magazine *Salut les copains*, allaient cinq ans plus tard défilier en brandissant des portraits de Guevara, Trotski ou Mao. L'une des raisons semble avoir été, à partir de 1964, la montée de l'opposition, d'abord morale ensuite politique, à la guerre américaine au Vietnam. Paradoxalement, cette génération qu'on disait américanisée s'est politisée et engagée massivement à gauche en se solidarisant avec les Vietnamiens contre l'impérialisme américain. Une autre raison qu'on évoque encore moins de nos jours est le conflit sino-soviétique qui a relancé les débats au sein de la gauche communiste, notamment sur la nature de l'URSS, et a grandement contribué, directement et indirectement, au renforcement des courants communistes minoritaires dans le milieu étudiant au détriment du grand parti prosoviétique. Ces débats se nourrissent de la production théorique française, exceptionnellement riche depuis le début des années 60, et d'une ambiance générale qui confirmait le jugement de Sartre sur le marxisme comme « horizon philosophique indépassable de notre temps ».

Ce qui reste gravé dans la mémoire de ceux qui ont vécu ces événements, c'est le sentiment indéfinissable et extrêmement rare de fusion.

On en est bien loin aujourd'hui, et ne reste de Mai 68 que ce que ses détracteurs ont voulu qu'il en reste : une morale immorale selon la devise tant galvaudée « il est interdit d'interdire ». Rien en tout cas qui rappelle la rencontre, en un moment historique propice, entre étudiants et ouvriers dans le désir commun d'en finir avec le capitalisme et tous ses avatars. Face au monde comme il va, avec ses Trump, ses Poutine et ses Xi Jinping, on serait pourtant bien inspiré de s'en inspirer !



D.R.

Le point de vue de Melhem Chaoul

Beyrouth/Paris Ce mois de mai-là



D.R.

« Il ne restait rien de la France conventionnelle imprimée dans notre imaginaire à travers l'angle visuel des écoles missionnaires françaises. »

Beyrouth, mai 1968, je prépare mon bac. Si je l'ai, je passerai mes vacances en France. À la télé en noir et blanc, je suis distraitemment « l'agitation du Quartier latin » comme un épisode du *folklore revendicatif* qui fait le charme de ce quartier de la capitale française.

Tout bascule en soirée avec l'intervention en direct du général de Gaulle qui disant l'Assemblée nationale, révoque le Premier ministre Georges Pompidou et nomme à sa place Maurice Couve de Murville. Je comprends, on comprend tous qu'il ne s'agit plus d'une vague éruption estudiantine, mais d'une véritable déferlante qui menace de Gaulle et la Cinquième République. « Le mouvement de Mai 68 », comme il sera dénommé pour l'Histoire, allait structurer une France que les Libanais n'étaient pas prêts à connaître.

En effet, en ce Liban de la fin des années soixante, l'évocation de la France donnait lieu à deux attitudes irréductibles : les composantes musulmanes et les partis de gauche y voyaient une France coloniale, mandataire et discriminatoire dans sa prétention à protéger le pays. De leur côté, les composantes chrétiennes et les *leaderships* traditionnels continuaient d'admirer deux icônes militaires ayant œuvré à la formation du Liban et au maintien de relations spécifiques avec la France, le général Gouraud, auteur de la dissociation de l'État du Grand Liban des provinces ottomanes, et le général de Gaulle, figure tutélaire du projet du président Chéhab de modernisation de l'État libanais.

La prise de position anti-israélienne du président français, suite à la guerre de six jours de juin 1967, devait cependant réconcilier les deux camps. De ce fait, à Beyrouth, la lecture

immédiate de Mai 68 était qu'il s'agissait de déstabiliser le seul gouvernement occidental à avoir pris une position pro-arabe claire en 1967. D'où, de prime abord, méfiance et perplexité dans mon milieu d'élèves nationalistes arabes.

Sur place et « sur le terrain », le constat de Mai 68, et surtout de la période post-Mai 68, était stupéfiant : il ne restait rien de la France conventionnelle imprimée dans notre imaginaire à travers l'angle visuel des écoles missionnaires françaises. Dans l'espace entre le Quartier latin, le sixième arrondissement de Paris et la Cité universitaire, une société de jeunes, d'étudiants, de travailleurs et de militants évoluait dans une conception du monde et de la vie qui ne recoupait plus les modes culturels et valoriels des Libanais.

L'idéologie dominante, le marxisme-léninisme revu et corrigé par une nouvelle lecture

alibussérienne allait couvrir le discours d'une nouvelle gauche antisoviétique et anti-PCF. Les rapports hiérarchiques à l'université et dans la société en général se déconstruisaient au profit de relations moins verticales, plus égalitaires. C'était la fin des mandarins et des maîtres penseurs. « La réalité historique se dégage des pratiques sociales et du vécu du peuple. » Ainsi, à Paris VIII Vincennes, on pouvait passer une licence en histoire ou en sociologie sans avoir assisté à la plupart des cours, en faisant croire à un prof maoïste qu'on militait dans une usine.

Le look des étudiants, lui aussi, avait complètement changé. Cheveux longs, favoris jusqu'aux lobes des oreilles, jeans, cabans et peaux de mouton, cela alors que les étudiants libanais arrivaient encore à l'université en costume veston et cravate !

En parallèle, élément perturbant entre tous pour un étudiant libanais : « la libération sexuelle ». Ainsi, être invité à la fin d'une soirée entre copains à rejoindre, dans sa chambre à la Cité, une fille dont on venait de faire la connaissance, suscitait en nous un ébahissement sans

nom, sachant que les mêmes pratiques seront adoptées un peu plus tard à Beyrouth par le microcosme École supérieure des lettres/Facultés « libérées » de l'UL.

Si la société libanaise, surtout les milieux chrétiens conservateurs, ne se reconnaissaient plus dans cette France post-Mai 68, par une sorte d'acculturation et de métissage culturel, cette nouvelle France allait générer des « clones locaux » se manifestant par l'écllosion d'un nouveau théâtre et de nouveaux modes d'expression poétiques, scéniques et romanesques. En somme, une dynamique libératrice dans la société libanaise... mais inextricablement liée et compliquée par des enjeux typiquement locaux comme la problématique du soutien à la résistance palestinienne et les problèmes de pauvreté et de développement.

Une certaine idée de la France s'était étiolée et les références et repères communs entre les deux pays avaient définitivement disparu.

Les Libanais allaient l'apprendre plus durement encore en 1975.

Le point de vue de Farès Sassine

L'audace et l'imagination pour changer la vie

Mai 1968 éclatait-il dans le pays qu'il ne fallait pas ? Ou dans le pays qui lui ressemblait ? De Gaulle, vu d'une optique arabe, était le plus digne des dirigeants occidentaux. Il avait mené à bien la décolonisation, donné son indépendance à l'Algérie, s'opposait aux super-puissances, sortait du carcan pro-israélien, se rapprochait des peuples en lutte... Mais la grande rébellion étudiante qui déferlait, depuis le début de l'année, dans des pays aux régimes aussi différents que la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne, l'Italie... pour parvenir aux États-Unis et au Japon, outre la révolution culturelle chinoise lancée par Mao en 1966, ne pouvait laisser la France à l'écart et finit par y trouver son incarnation la plus étendue, la plus radicale et la plus complète; elle faisait participer lycéens et jeunes des milieux populaires et remettait en question l'ordre social dans son ensemble. Notre adhésion à la déflagration printanière balaya toutes les réserves, d'autant plus que le pays, sa langue et ses institutions restaient pour nous les mieux connus et les plus suivis, que le mouvement étudiant, au-delà du régime, visait ce qui soulevait notre hostilité, l'État bourgeois, le système capitaliste, l'impérialisme prédominant, et reléguait à la casse les appareils conformistes (parti et syndicat).

Je n'ai pas eu l'heur de participer aux événements mémorables de Nanterre ou du boulevard Saint-Michel et n'ai été à Paris pour études qu'en octobre 1969 alors que bien des choses étaient rentrées dans l'ordre et que les survivances du chambardement s'éparpillaient en luttes disparates. L'unité syncrétique des grandes journées avait éclaté en groupuscules opposés qui tentaient de tirer les leçons de l'échec; les plus vifs d'entre eux, avec lesquels nous nous trouvions en affinité, voulaient se mettre à l'école des masses, bâtir une nouvelle résistance, donner plein appui à la révolution palestinienne, dénoncer l'impérialisme et le social impérialisme. Les obsèques de Pierre Overney, ouvrier mao assassiné aux portes de Billancourt par un vigile, le 8 mars 1972, suivies par une foule immense, faisaient montre des cendres vivantes du mouvement en rassemblant intellectuels et travailleurs et en mettant en relief la rencontre du pouvoir et du parti communiste. Mais le rêve dans sa vigueur avait vécu.

Plus que toute rébellion étudiante, unique peut-être en cela, le Mai français a amalgamé deux desseins: réformer l'université et changer le monde. Il dénonçait le principe et les modes de sélection, l'archaïsme de la société professorale, le divorce entre l'enseignement et les débouchés professionnels. Mais il mettait aussi en question la médiocrité de la vie bourgeoise, l'inanité de la société



« Partout où se manifesteront la liberté et l'imagination contre l'autorité et les contraintes poussièreuses, Mai 68 sera là. »

de consommation, les formes abrutiennes du travail technobureaucratique... « Je ne veux pas perdre ma vie à la gagner », affirme un slogan. Sur les campus, « une osmose se fait entre l'exigence existentielle libertaire des uns et la politisation planétaire des autres » (E. Morin). L'université est, pense-t-on, dans une phraséologie marxiste, le bastion le plus fort et le maillon le plus faible de la société bourgeoise: elle forme ses cadres mais est dominée par un corps non soumis aux contraintes et donc révolutionnaire.

L'ouverture au monde du travail conduit les étudiants, enrichis d'une large part de la population juvénile, à se placer au centre-noyau des problèmes de la société (A. Touraine), à attirer à eux les intellectuels protestataires en les remettant souvent en question (Sartre, Foucault...). S'étendant aux ouvriers, elle renouvelle leurs objectifs: ce n'est plus seulement l'augmentation de salaires et les nationalisations, mais aussi l'appropriation des conditions de travail dans l'usine même, l'autogestion des entreprises... Un plan se dessine même pour la société entière: suppression des hiérarchies, élimination de la séparation entre masses et dirigeants, fin de la répartition du travail en manuel et intellectuel. Osons ! L'imagination au pouvoir !

Un autre aspect des « six glorieuses » de Mai, journées « euphoriques », « héroïques », « terribles », riches de discussions est leur côté ludique. Il y eut certes des violences, des barricades, des voitures incendiées, des matraques et des bombes lacrymogènes, mais « il n'y a pas eu de coups d'arme à feu (...) une explosion de joie, un déferlement de la communication, une fraternisation généralisée » (E. Morin). On dit que l'histoire ne retient pas les leçons, cette fois la patrie de la grande révolution (1789-1799) et de la Commune (1871) se donnait en modèle.

Les idées et pratiques de Mai 68 ne sont pas toutes des inventions propres, mais le mouvement a su tirer le meilleur d'un fond français plus ancien, surréalisme, socialisme ou barbarie, situationnisme..., comme il a su se mettre à l'heure de protestations venues de tous les coins de la planète contre un style abruti d'existence (Beatniks, néo naturisme californien...). La question qui reste posée: Mai 68 fut-il un simple accès de fièvre, un concours de circonstances, une forme nouvelle de la lutte des classes ou des générations, ou enfin une « crise de civilisation » (A. Malraux) ? Nous ne dirons pas, pour éluder la réponse, qu'il est trop tôt pour se prononcer, qu'il fut un révélateur des maux profonds, un accélérateur et un catalyseur de révoltes partielles; mais nous affirmerons que partout où se manifesteront la liberté et l'imagination contre l'autorité et les contraintes poussièreuses, Mai 68 sera là.



© Henri Cartier-Bresson

En ce temps-là, Monsieur*

Faut vous dire, Monsieur, qu'en ce temps-là, on ne rêvait pas, Monsieur, on ne rêvait pas, on vivait...

On avait les cheveux longs, on fumait des gitanes, on parlait, on parlait, on parlait, parce que les mots étaient juteux, gorgés de sens, liberté, égalité, révolution. Quand on est des millions à rêver en même temps les mêmes choses, ce n'est plus un rêve, c'est vivre aujourd'hui ce que nous voulons vivre demain, tous ensemble.

Faut vous dire, Monsieur, qu'en ce temps-là, on n'était pas fous, Monsieur, non, on n'était pas fous, on s'aimait.

On partageait tout, et d'abord les idées. Et les idées, ça bouge, ça se pratique, ça se critique, ça a des racines et ça se nourrit d'histoire et d'histoires, ça fend la terre et ça se dresse, ça germe de partout, et puis ça a des branches et des feuilles et des fleurs et des fruits. La vérité ne se trouve pas dans les dogmes, elle est le fruit de la nécessité, elle n'est pas le programme d'une minorité qui veut modeler le monde selon son idéal, elle est l'action des millions d'hommes qui sont le peuple, elle est la nécessité historique qui se fait réalité...

Excusez-moi, Monsieur, je parle comme on parlait en ce temps-là, on était tous philosophes, oui, mais c'est comme ça les révolutions, la philosophie devient une nécessité absolue, quotidienne, tous les neurones fonctionnent pendant la révolution, c'est pas comme dans les démocraties, tu donnes ta voix et tu n'as plus rien à dire... D'ailleurs, si les élections pouvaient vraiment changer les choses, elles seraient interdites.

Faut que je vous raconte, Monsieur, en ce temps-là, un groupe d'étudiants libanais à Paris chahutait une représentation du *Bourgeois gentilhomme* dans la Cité universitaire, ils clamaient: « Nous sommes contre les bourgeois et contre les gentils-hommes ! » Et la représentation fut annulée.

Mais oui, Monsieur, faut vous dire qu'en ce temps-là, on n'était pas polis, on n'était pas polis, Monsieur, on riait...

Et puis un jour, à Beyrouth, on a fait la révolution sur scène, Monsieur, on portait des foulards palestiniens, on avait un livre rouge dans la main gauche et le poing droit levé, on a renversé le gouvernement, et puis des soldats israéliens sont venus et on leur a chanté « Ma hamma an namout » (*Qu'importe si l'on meurt*), des paroles de Che Guevara traduites par Issam Mahfouz et mises en musique par Walid Gholmieh. Puis à l'aube, on a été au centre-ville et on a pris un bol de *sahlab*... Faut vous dire, Monsieur, qu'en ce temps-là, le centre-ville était à nous...

Un jour, demain, dans dix ans, dans un siècle, nous ferons la révolution, Monsieur. Oui, je sais que l'horizon s'éloigne quand on avance vers lui. Mais faire la révolution, c'est une façon de vivre aujourd'hui. Chaque fois que tu vois une injustice, chaque fois que tu entends un mensonge, chaque fois que tu es témoin d'une souffrance imposée à un homme par un autre homme, une femme par un homme, un enfant par un



© Gilles Caron / Fondation Gilles Caron

Bande dessinée

Le printemps en images

MAI 68. HISTOIRE D'UN PRINTEMPS d'Arnaud Bureau et Alexandre Franc, éditions des Ronds dans l'O, 2018, 112 p.

MAI 68. LA VEILLE DU GRAND SOIR de Patrick Rotman et Sébastien Vassant, Seuil/Delacourt, 2018, 192 p.

FILLES DES OISEAUX, TOME 2 de Florence Cestac, Dargaud, 2018, 56 p.

SOUS LES PAVÉS de Warnauts et Raives, éditions du Lombard, 2018, 80 p.

En l'espace de quelques semaines, plusieurs publications viennent célébrer en bande dessinée le cinquantenaire de Mai 68.

Deux albums reviennent sur le déroulé du mois de mai dans le registre du documentaire. Chacun à sa manière et dans un souci de chronologie, ils suivent le fil des événements en leur donnant la cohérence que permet l'œil distancé.

Mai 68. Histoire d'un printemps d'Arnaud Bureau et Alexandre Franc a toutes les allures du document didactique: récitatifs nombreux, chapitres, dessin d'une stricte clarté et qui n'a pas peur de la schématisation pour communiquer les idées. Il saura plaire aux lecteurs les moins familiers quant aux événements de 68, et sa limpidité le rend accessible à un public de tout âge.

L'album *La Veille du grand soir*, écrit par le réalisateur Patrick Rotman et dessiné avec énergie par Sébastien Vassant, met les pieds dans le plat de manière plus empreinte de passion, dans un vaste reportage dynamique revenant quasi jour par jour sur les événements qui ont rythmé le mois de mai. Le récit s'intéresse, à toutes les facettes des affrontements, sous la forme d'une double plongée, d'un côté dans l'univers

PAR ROGER ASSAF



D.R.

adulte, un civil par un soudard, un noir par un blanc, un païen par un croyant, un croyant par un autre croyant, un mendiant, un chômeur, un réfugié, une victime, révolte-toi, un peu, beaucoup, peu importe, tu auras vécu quelques instants ou quelques heures la joie de ce temps-là. Faut vous dire, Monsieur, qu'en ce temps-là, on ne vieillissait pas, Monsieur, on ne vieillissait pas, on était éternels.

Oui je sais, Monsieur, je sais qu'il y en a qui sont morts, des morts défunts et des morts vivants, oui, je sais, il y en a qui sont devenus riches, ou même ministres, mais la révolution n'est pas l'affaire d'individus. Vous et moi, Monsieur, nous sommes des individus, ce sont les idées qui font les révolutions, les idées ça vit plus longtemps que les hommes. Et les images, il y a des images qui naissent comme la végétation dans les murs lézardés et qui se réfugient dans les mémoires. Les bulldozers de Solidere charrient tout, les murs et les fleurs, mais les images restent. Faut vous dire, Monsieur, qu'en ce temps-là, on n'était pas pauvres, Monsieur, on n'était pas pauvres, on était poètes.

Tenez, Jan Palach, vous vous souvenez de lui ? Un étudiant tchèque de 21 ans, étudiant en philosophie. Quand le printemps de Prague s'essouffait et que les chars soviétiques écrasaient la révolution comme on écrase un chat de gouttière sur la route, il a eu l'idée de s'immoler par le feu sur la place Venceslas. Il courait, torche vivante. Son message écrit torche à l'appel à la grève illimitée. Ses derniers mots, à l'hôpital ont été: « Peux pas aller plus loin... impossible... l'homme doit combattre autant qu'il peut... ce n'est peut-être pas encore possible ici... » Vingt ans plus tard, en 1989, son message fut entendu, la révolution de Velours mobilisait des centaines de milliers de personnes et renversait le régime totalitaire. Vaclav Havel,

était élu président. Faut vous dire, Monsieur, qu'en ce temps-là, on n'était pas libanais, ni français, ni tchèques, non Monsieur, on était l'humanité tout entière.

Aujourd'hui, Monsieur, non hier, une chevelure blonde toute en boucles s'allumait à la veille de Noël, une jeune fille de 16 ans giflait un soldat israélien. Ahd Tamimi est en prison, mais ses boucles blondes ne se sont pas éteintes. Vous reverrai-je dans vingt ans, Monsieur ?

Mais il est tard, Monsieur, vous devez rentrer chez vous.

Bonsoir, Monsieur, demain il fera beau ! **

* Inspiré de la chanson *Ces gens-là* de Jacques Brel.

** *Demain il fera beau* est une chanson révolutionnaire chantée à Beyrouth en 1974.

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOU

Un non-mai 68



D.R.

C'était une soirée aux Cèdres. Pour pouvoir « monter » et, surtout, pour dormir dans le chalet d'une copine plus dégourdie, elle avait dû mentir à sa pauvre maman, profitant – un peu honteusement – de son désarroi post-veuvage. Il faut dire que du temps de son père, deux termes étaient tabous chez eux: « chalet » l'hiver et « beach party » l'été, le premier évoquant une intimité suspecte sur fond de feu de cheminée et le second des corps semi-nus se trémoussant lascivement sur le sable. Mais enfin, elle y était.

C'était l'époque où l'on fumait beaucoup, des cigarettes françaises acres de préférence. Sous prétexte qu'il faisait trop froid, les garçons et les filles étaient pratiquement entassés les uns sur les autres dans la pièce étroite envahie par un nuage de fumée opaque. Quelqu'un avait soudain demandé « s'il y avait parmi nous des gens engagés ». Elle s'était empressée de répondre: « Moi non, pas encore, mais ma cousine, elle est fiancée. » Fou rire général et moment de honte mémorable heureusement vite dissipé par la déclaration tranquille d'un garçon en peau de mouton assis tout au fond: « Moi, je suis trotskyste. » L'assistance en était médusée.

Le héros du jour, un garçon noiraud, grêlé et trapu, malgré ses cheveux trop longs façon Jésus-Christ, n'était visiblement pas de ceux habitués à séduire. Malgré cela, et sous le regard vaguement agacé de son copain, un grand blond athlétique doté d'une Camaro rouge, la plus belle fille du groupe s'était levée pour demander à « l'engagé » ce qu'il voulait boire. Après lui avoir religieusement préparé un *Bloody Mary* rouge, couleur du temps d'alors, elle s'était langoureusement lovée contre lui. Elle voulait tout savoir sur la révolution en cours et sur la libération des peuples et... des filles.

Quant à vous, vous trembliez de peur. Non, pas à cause de la révolution à venir. Votre mère avait découvert vos mensonges. Elle avait appelé la Mère supérieure de votre collège. On vous attendait de pied ferme, le lundi.

Pour vous, avant même d'avoir commencé, Mai 68 venait de tourner court.

RALPH DOUMIT

Onfray décrypte ce moment singulier de l'histoire, à sa manière, polémique et sans langue de bois. Un entretien exclusif à *L'Orient littéraire*.



Michel Onfray : « Mai 68 est un grand mouvement de déchristianisation de la société. »

Q *Qu'est-ce qu'a été exactement, selon vous, Mai 68? Une révolte, une révolution? Qu'entendez-vous par « l'histoire était passée » ?*

Je me place dans la longue durée des civilisations et non dans l'anecdote du récit fomenté par les vainqueurs d'un Mai 68 parisien, qui plus est dans les beaux quartiers intellectuels... Mai 68 est un mouvement planétaire (rappelez-vous les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie...) qui procède de la tectonique des plaques judéo-chrétiennes: c'est une secousse de plus dans la civilisation occidentale judéo-chrétienne. L'événement relève des répliques: après la Renaissance et sa raison critique, les Lumières et leur déisme, le socialisme du XIX^e siècle et sa destruction de la transcendance, le nihilisme du XX^e siècle et ses charniers, Mai 68 est un grand mouvement de déchristianisation de la société qui abolit la hiérarchie, l'autorité, le paternalisme, au profit d'une liberté sans retenue. Il était bon que le patriarcat fût aboli; mais il ne l'était pas que l'on fasse la promotion de la pédophilie – comme ce fut le cas chez tous les intellectuels de gauche de cette époque... Je vous renvoie aux pétitions des années 70 qui font sa promotion, vous y trouverez le nom de signataires très connus aujourd'hui, dont certains sont devenus très ennemis de Mai 68...

Quels étaient les fondements philosophiques, idéologiques, politiques, sociaux de Mai 68? Ses idéaux?

Pas plus qu'une éruption volcanique n'obéit à des idéaux, ce qui a eu lieu en Mai 68 n'a obéi à des idéaux. Mai 68 procéda d'une pulsion de mort puissante contre tout ce sur quoi reposait la civilisation judéo-chrétienne. Pour aller vite, disons contre le travail, la famille, la patrie. Il n'y eut aucune valeur positive créée pour remplacer ces valeurs devenues caduques: oisiveté, pédophilie et narcissisme ne sauraient permettre la création d'une nouvelle civilisation! Ce fut donc tout bénéfice pour le capitalisme qui put ainsi imposer son consumérisme à ceux qui souhaitaient « jouer sans entraves », ce qui est devenu: « consommer sans entraves » – de la marijuana, du rock, de la régression culturelle (pauvre Jean Vilar, humilié par ces fils de petits-bourgeois...) et autres modalités du narcissisme et de l'adulte infantilisé. Mitterrand a permis à ces gauchistes d'arriver au pouvoir en mai 81. Une fois en place, ils ont accompagné la traîtrise mitterrandienne que fut la conversion du chef de l'État au libéralisme et à l'Europe mastrichtienne des marchés libéralisés. Macron est l'enfant naturel de cette copulation monstrueuse entre les anciens gauchistes de Mai et les amis de l'ancien (très probable) cacouillard devenu chef de l'État.

Quels sont les acquis de Mai 68 et dans quels domaines essentiellement?

La fin de l'autorité descendue du ciel – la hiérarchie signifie étymologiquement « le pouvoir du sacré ». Ce fut une bonne chose... Mais ce fut aussi une très mauvaise chose qu'aucune formule politique nouvelle ne permette une autre façon de gérer l'autorité qui est indispensable au fonctionnement de tout groupe. Car l'autorité peut être libérale, il suffit pour ce faire qu'elle soit contractualisée. À défaut, il n'y a que des oppositions de monades qui s'ignorent les unes les autres: c'est, au sens étymologique, la fin de la République – de la « chose publique ».

Pensez-vous que Mai 68 ait servi de modèle, par la suite, à d'autres mouvements à l'étranger? Les printemps arabes, par exemple.

Pas du tout. C'est très hétérogène. Les printemps arabes ne concernent pas l'Occident judéo-chrétien mais des pays arabes occidentalisés de force qui ont évincé leurs tyrans occidentophiles (mis en place après la décolonisation avec l'accord tacite des anciens colonisateurs ou protecteurs...) au profit d'un retour aux fondamentaux niés par le colonialisme: les valeurs de l'arabité et de l'islam qui pointent leur nez sous les décombres. Ceux qui ont travaillé aux révolutions printanières ignoraient probablement qu'ils travaillaient aussi pour leurs nouveaux maîtres, qui n'aimaient pas plus la liberté que leurs prédécesseurs... Les printemps arabes sont le retour du refoulé de ce que la colonisation et le tiers-mondisme marxiste ont mis sous la férule: une identité arabo-musulmane. C'est moins une duplication de Mai 68, qui est un moment de décomposition nihiliste de la civilisation judéo-chrétienne, qu'une libération de la tutelle intellectuelle des tyrans fascinés par le mode de vie occidental.

Que pensez-vous des actualités commémorations de Mai 68, essentiellement dans la presse et par des livres? Que commémore-t-on exactement?

La France qui n'a plus d'avenir n'a plus pour seul présent que de s'occuper de son passé. La haine de soi française fait que ce passé passe souvent sous les fourches caudines des puritains post-modernes qui, sous couvert de progressisme, se font fort de salir tout ce qui fut et fit la France: passé colonial, passé vichyste, passé pétainiste, passé marxiste – ah non, là j'extravague, celui-là est bel et bon –, passé misogyne, passé homophobe, passé machiste... Les commémorations fournissent donc chaque nouvelle année une liste de sujets sur lesquels les Français peuvent s'étriper: Maurras? Non. Céline? Non. Mais Aragon, qui a été stalinien, oui. Mai 68 est formidable pour

les chaînes d'information continue qui ont horreur du vide: d'abord il reste des anciens combattants, avec Cohn-Bendit en chef des vieux, et sans l'ombre d'un regret sur leur conversion du gauchisme des années 70 au libéralisme d'aujourd'hui (à la lumière de quoi le de Gaulle de la « participation » paraît un révolutionnaire, pendant que ce sont eux les fascistes). Ils péroreront sur toutes les ondes et dans tous les supports médias pour raconter leur guerre en peau de lapin... Mai 68 a accouché du giscardisme qu'a repris Mitterrand après sa conversion libérale en 1983 et que défend aujourd'hui Macron, après Chirac, Sarkozy et Hollande. Un Macron qui soutient ces anciens chevelus devenus ventripotents – Cohn-Bendit, Geismar et Romain Goupil en tête... Avec Mai 68, on ne fait donc que commémorer la commémoration et rien d'autre...

« La tyrannie libérale qui sévit en France depuis 1987 ne peut oublier, négliger, mépriser un peuple aussi longtemps sans qu'un jour il relève la tête. »

Croyez-vous qu'un nouveau Mai 68 soit possible dans la France de 2018? À cette « coagulation » des mécontentements et des luttes que certains, à gauche, prophétisent, comptant là-dessus pour reconstruire une gauche totalement au tapis, dépassée, inaudible depuis les dernières élections? Et appelez-vous de vos vœux?

Ce qui se passe actuellement en France est le surgissement éparpillé de mécontentements accumulés depuis que la France a renoncé à sa souveraineté en devenant mastrichtienne, donc libérale. Depuis des années, les gouvernements de la France (impliquée dans ce projet dit européen, mais d'abord libéral) sont forts avec les faibles et faibles avec les forts. Le dispositif électoral français, soutenu par une clique médiatique complice du libéralisme, a confisqué les élections: mépris des référendums que les libéraux perdent et qui sont jetés à la poubelle, criminalisation de toute opposition à l'Europe libérale, construction d'un repoussoir dit « populiste » qui doit absolument se trouver au second tour des présidentielles afin d'assurer l'élection en un seul tour de celui qui affronte l'épouvantail au soir du premier. Les Français savent qu'on méprise leurs votes, ils manifestent donc leur colère: cheminots, pilotes, infirmières, étudiants, retraités, zadistes, banlieusards qui brûlent des voitures sans que les médias ne s'attardent sur le sujet, disent leur colère de façon éparpillée. La tyrannie libérale qui sévit en France depuis 1987 ne peut oublier, négliger, mépriser un peuple aussi longtemps sans qu'un jour il relève la tête.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE PERRIER

Le droit d'inventaire intellectuel de Mai 68

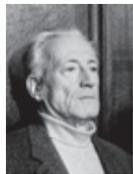
L'AUTRE PENSÉE 68. CONTRE-HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, tome 11 de Michel Onfray, Grasset, 2018, 513 p.

Le philosophe français désacralise quatre penseurs de l'époque. Il souligne les contradictions théoriques des uns, les aveuglements partisans des autres et pointe du doigt des éléments biographiques attestant d'une vie souvent en décalage avec l'édictation de grands principes.

En conclusion de son dernier essai, *L'Autre pensée 68. Contre-histoire de la philosophie*, tome 11, Michel Onfray écrit: « Seul le droit d'inventaire de gauche permet d'éviter que les acquis de Mai (68) ne succombent sous les assauts des réactionnaires. » À bon entendeur, serait-on tenté d'ajouter, tant les attaques de ces derniers sur le sujet sont devenues, au fil des ans, caricaturales, parodies d'elles-mêmes. Mais soyons honnêtes: les discours d'auto-glorification des « anciens combattants » de 68 sont tout aussi lassants.

En lieu et place d'une analyse globale de la révolte cinquantenaire et de son legs, le philosophe français propose une réflexion sur quatre intellectuels de gauche de l'époque. Lesquels sont, aujourd'hui encore, perçus comme des figures tutélaires et, à ce titre, idolâtrés. Ce que, en nietzschéen revendiqué, l'auteur se fait fort de déconstruire avec une approche de gauche qui pointe chez certains d'entre eux de sérieuses contradictions entre théorie et pratique de vie.

Le premier d'entre eux – et celui pour lequel l'auteur semble témoigner une plus grande mansuétude – est Henri Lefebvre (1901-1991) qui « ne propose rien moins qu'abolir la corporation des philosophes en chambre, d'anéantir la caste des penseurs en pantoufles et de célébrer le sociologue – l'autre nom du philosophe quand



D.R.

il s'occupe de la vie quotidienne ». Partir de l'existence, réfléchir et théoriser à partir d'elle et elle seule: Michel Onfray souscrit pleinement à cette démarche.



D.R.

Vient ensuite le tour d'Herbert Marcuse (1898-1979). Avec d'autres – tel Theodor Adorno –, il a formé l'École de Francfort, célèbre courant de pensée marxiste qui a préféré ne retenir du grand intellectuel allemand que l'idéal d'émancipation et non l'application désastreuse de sa théorie, notamment en URSS. Si Michel Onfray sait gré à Herbert Marcuse de vouloir revenir aux textes de Marx pour mieux en montrer le dévoiement, il n'en est pas moins critique sur sa démarche.

Selon lui, Herbert Marcuse « souhaite utiliser le texte de Marx contre ce que le marxisme soviétique a fait de lui. Il critique donc le marxisme (pratique) au nom du marxisme (théorique) comme tous les intellectuels idéalistes qui persistent à dissocier le texte (sacré) et son incarnation (imparfaite) en affirmant que le réel n'a rien à voir avec l'idée dont il procède. »

Cette critique n'est rien à côté des coups de griffes que l'auteur adresse à Guy Debord (1931-1994), tête de gondole de l'Internationale situationniste (IS) associée à la notion de « société du spectacle » – le titre de son plus célèbre livre – qui



D.R.

fait renoncer « les hommes à eux-mêmes au profit d'une fiction à laquelle ils vouent un culte », théorie déjà établie par « un groupe un quart de siècle avant lui ». Debord est ici portraiture en alcoolique, sectaire, violent, adepte « du charivari de potache ».

Le lecteur trouvera davantage de tendresse à l'endroit d'un ancien membre de l'IS, Raoul Vaneigem (1934-) qui, selon Michel Onfray, a un mérite: ne jamais avoir « écrit une chose qu'il n'ait vécue ».



D.R.

L'auteur du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* est ici célébré pour ne pas avoir cherché à produire des « recettes existentielles ou politiques », même si, plus loin, il lui est reproché son rousseauisme naïf qui l'empêche de se demander « pourquoi les hommes, s'ils sont si naturellement bons, produisent partout une société si mauvaise ».

« Après Mai, le sacré ne fait plus la loi, il n'a plus le pouvoir. »

Les contempteurs de Michel Onfray dénonceront une nouvelle fois sa prétention à dire le bien, le vrai. Ils confirmeront son évolution réactionnaire en s'appuyant sur des phrases comme celle-ci: « Mai 68 a également contribué à la destruction de l'école. Le délire pédagogique a contribué à la destruction de l'instruction publique. » Ils loueront toutefois celles dans lesquelles l'auteur se félicite qu'« après Mai, le sacré ne fait plus la loi, il n'a plus le pouvoir ». Michel Onfray a raison: égratigner son camp exige un certain courage. « Se réclamer de la gauche sans épouser son catéchisme et souscrire à son orthodoxie » n'est pas chose aisée.

WILLIAM IRIGOYEN

Le point de vue de Charif Majdalani

Prélude aux incertitudes de notre temps

Mai 1968 est assurément le moment le plus retentissant d'une année qui fut néanmoins chargée de révoltes, de mouvements de contestations et de répressions à travers le monde entier. Des États-Unis où les émeutes éclatent pour les droits civiques ou contre la guerre du Vietnam et plus généralement contre le conservatisme social et politique, à la Tchécoslovaquie où le printemps de Prague fleurit brièvement contre l'immobilisme soviétique et l'incurie communiste, en passant par l'Espagne, l'Angleterre, la Belgique, le Japon ou le Liban, l'année 68 aura été un moment clé dans l'histoire de l'après-guerre.



© Hermance Triay

« Mais l'année 1968 est aussi, par le plus grand des paradoxes, le début de la fin pour la gauche européenne et mondiale. »

Et même davantage peut-être. Si on y regarde de plus près, les événements de cette année-là, et en particulier en France, auront été les prémisses à tous les changements qui allaient advenir durant les décennies suivantes et à toutes les incertitudes qui en ont découlé jusqu'à nos jours. Mai 68 annonce tout d'abord et indubitablement la fin de la société conservatrice en Occident, une société qui prend acte des désirs de transformations dans la jeunesse et accepte de

se soumettre bon mal an à ce que l'on a coutume d'appeler la révolution de mœurs. Mais le monde occidental est aussi à ce moment, et c'est le revers de la médaille, au seuil de la rupture avec le temps de l'opulence et de l'insouciance des économies sans inflation, sans déficits et sans chômage, rupture annonçant la fin de ce que l'on appelle les Trente Glorieuses, c'est-à-dire ces années où la production et la consommation de biens paraissent devoir être le chemin vers le bonheur des peuples.

Mais l'année 1968 est aussi, par le plus grand des paradoxes, le début de la fin pour la gauche européenne et mondiale. Le mois de mai et ses révoltes sont, on le sait, le moment où s'exprime clairement la rupture de la jeunesse européenne avec le communisme soviétique qui avait dirigé les mouvements révolutionnaires depuis le début du XX^e siècle. Ce n'est pas un hasard si c'est à l'issue des événements de 68 que sont fondées les célèbres organisations d'extrême-gauche européennes – gauche prolétarienne en France, groupe Baader-Meinhof en Allemagne ou Brigades rouges en Italie – comme réponse à la faillite des partis communistes traditionnels

liés à l'Union soviétique. Or, si l'on y regarde attentivement, ces organisations ne sont en fait que la preuve de la fin véritable des illusions eschatologiques de la gauche radicale, le dernier feu d'artifice avant la grande déroute du communisme mondial. Le choix que font ces groupes du modèle maoïste, résultat désespéré du constat de la faillite du modèle russe, leurs excès théoriques absurdes, leur divorce avec leurs bases ouvrières, indiquent l'impassé où se trouvent les derniers révolutionnaires qui, coupés de tout contact avec le monde qu'ils souhaitent changer, finissent en prison ou choisissent d'auto-dissoudre leurs organisations. Tout cela annonce bien entendu la lente agonie des grandes illusions historiques, qui culminera avec la fin de l'URSS, mais qui passera auparavant par la dérive de toutes les révolutions soutenues par les mouvements gauchistes, de la révolution palestinienne qui s'embourbera dans la guerre du Liban, à celle des sandinistes ou Nicaragua qui tournera à la dictature, en passant par la révolution iranienne dont on sait le sort qu'elle réservera aux communistes qui en furent pourtant l'un des principaux acteurs.

Fin des Trente Glorieuses et de l'euphorie d'un modèle libéral éternellement en bonne santé, fin des rêves fous de changement et de construction d'une société égalitaire et plus juste: c'est bien dès 1968 que s'annonce la ruine de ces deux grandes utopies et surtout le vide qu'elles vont laisser par manque d'alternatives à chacune d'entre elles, un vide qui allait fatalement aboutir, de proche en proche, à la désorganisation et au désarroi du monde contemporain et de sa gouvernance.

1968. DE GRANDS SOIRS EN PETITS MATINS
de Ludvine Bantigny, Seuil, 2018, 464 p.

L'orient littéraire me demande de parler de Mai 1968, autrement dit pour beaucoup une évocation de faits lointains remontant au millénaire dernier, une époque sans internet ou téléphone portable... Si la logique des commémorations fait que ce soit l'un des sujets de cette année, la condamnation d'un prétendu « esprit de Mai 1968 » ou l'apologie d'une mythique « convergence des luttes » ont maintenu ces quelques semaines d'« événements » dans le discours commun de la politique française.

En mai 1968, j'allais vers mes 14 ans et j'étais lycéen à Paris. Nous étions au sommet de la vague du baby boom, ce qui faisait des classes de 40 élèves une pratique habituelle. Si le lycée classique craquait sous le nombre, il était maintenu par une forte armature disciplinaire. Le nombre de surveillants par élèves était certainement bien supérieur à celui d'aujourd'hui et un certain type d'ordre régnait : une fois, j'avais failli être renvoyé pour la journée parce que je ne portais pas de cravate... Cet ordre strict était compensé par le déclenchement périodique de « monômes », sorte de dévouement festif de nature plutôt politique.

Le témoin et l'historienne, le vécu et la reconstitution

PAR HENRY LAURENS



D.R.

La grande mutation culturelle des années 1960 était la généralisation des radios à transistors, dit *transistor* qui permettait une écoute mobile et individuelle de la radio. C'était maintenant un fait de jeunesse, puisque j'en avais fait l'acquisition au début de 1968. Les premiers événements étudiants à Nanterre puis à la Sorbonne avaient été, me semble-t-il, perçus comme des faits de modernité puisque la France se mettait à faire la même chose qu'en Amérique, sommet de la modernité dans ces temps lointains.

Mon propre lycée parisien a été atteint par le mouvement vers le 10 mai, mais pour les jeunes classes tout à fait excitées par ce qui se passait, il était difficile de faire la distinction avec une *monôme*. Ce jour-là, une remplaçante était venue se substituer à notre professeur de français partie en congé de maternité. Rétrospectivement, j'admire la qualité de cette enseignante qui

débarque dans un lycée de garçons en pleine révolution. Elle a su nous garder deux heures en nous lisant une anthologie de textes de la littérature française consacrés à la jeunesse, dans mon souvenir allant de Chateaubriand à Prévert. Nous n'avons pas revu cette admirable personne puisque le lycée a basculé ensuite dans la grève et l'occupation. Je n'y suis retourné qu'à la fin septembre pour la rentrée des classes.

Dans mon souvenir, il a fait très beau en mai 1968. Si mes deux frères plus âgés manifestaient, moi je me trouvais plutôt en vacances inattendues, mais non désagréables. Je suivais tout sur mon *transistor*. Il me semble que jusqu'au 25 mai environ, c'était plutôt une atmosphère de fête qui régnait. En revanche, l'atmosphère s'est brusquement tendue à la fin du mois, la démonstration en était que j'étais brusquement privé de camarades de jeux, leurs familles les envoyant en

province de peur des violences d'une éventuelle guerre civile. Puis après le retour de de Gaulle, les accords de Grenelle et la grande manifestation gaulliste, tout s'est retourné. L'opinion publique, qui avait d'abord été sympathisante pour les « contestataires » leur était devenue franchement hostile. Cela s'est traduit par l'élection d'une chambre probablement la plus à droite de toute l'histoire de la V^e République.



D.R.

Le témoin que je suis a surtout en lui un certain nombre d'images et d'impressions qui ont conservé leur fraîcheur au-delà des reconstructions postérieures. Je n'avais pas de conduite à justifier comme pour un mémorialiste politique et je connais très bien l'illusion biographique, c'est-à-dire la mise en sens rétrospective d'une existence.

L'inconvénient de l'histoire du temps présent c'est qu'elle fait coexister le témoin avec les explications de

l'historien professionnel, le plus souvent né bien après les faits. On y trouve l'opposition du « vécu » de l'individu à la reconstitution panoptique de l'historien. C'est le cas du livre de Ludvine Bantigny, *1968 : de grands soirs en petits matins*, qui vient de paraître au Seuil.

Ludvine Bantigny est une historienne militante, pour ne pas dire plus quand on l'a vue s'en prendre à Marcel Gauchet. Elle nous donne le livre d'histoire sociale attendu pour le cinquantenaire de Mai 1968. À très juste titre, elle insiste sur le grand mouvement social ouvrier, le dernier de cette ampleur, alors que la mémoire collective a surtout retenu le mouvement étudiant. Grâce aux archives de la police, cette providence de l'histoire sociale, elle a pu montrer que les deux mouvements ont été moins séparés que l'on a pu le dire. On sent qu'elle n'a pas vraiment de sympathie pour les forces institutionnelles de gauche (les syndicats, le Parti communiste)

comme de droite (les gaullistes, la police). Elle se sert très bien de la toute nouvelle histoire des émotions, mais, vivant dans une société en réalité très apaisée, elle sous-estime la théâtralité des invocations de la violence. Contrairement à la France d'aujourd'hui, la société française de Mai 1968 avait été façonnée par la Seconde Guerre mondiale et les guerres de décolonisation, ce n'était pas le cas des *baby boomers* qui arrivent à l'âge adulte après, d'où le fait que pour bien des gens, les événements ont été largement ressentis comme des simulacres.

Restant profondément attachée à l'idée de rébellion, elle met bien en relief les précédents historiques invoqués par les acteurs, mais se heurte avec regret sur son futur passé, le demi-siècle qui a suivi. Si ces quelques semaines ont bien bouleversé des existences, la question de la portée sur les décennies suivantes est mise de côté.

Si le témoin et l'historien peuvent avoir des appréhensions différentes de ce qui s'est passé et de ce qui a été produit, ils s'accordent sur la puissance d'instantanéité de ces événements, d'où la marque qu'ils ont laissée du fait de leur intensité, positive ou négative selon les expériences différentes des uns et des autres. C'est cette intensité, plus que des débats sur les significations, qui donne sens à la commémoration.

Qu'est-ce qu'un soixante-huitard ?

CHANGER LE MONDE, CHANGER SA VIE.
ENQUÊTE SUR LES MILITANTES ET LES MILITANTS DES ANNÉES 1968 sous la direction d'Olivier Fillieule, Sophie Bérout, Camille Masclet et Isabelle Sommier, avec le collectif Sombroero, Actes sud, 2018, 1120 p.

Commençons par un anachronisme. Si Flaubert, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, avait consacré un article à Mai 68, nous aurions pu y trouver la définition suivante : *Mouvement contestataire étudiant mené par une bande d'enfants gâtés issus de milieux favorisés et qui se sont révélés par la suite être des renégats opportunistes, à preuve leur retournement de veste afin de parvenir à tout prix ; la plupart ont viré vers la droite et tous se sont embourgeoisés, ayant fini ou ministres, ou patrons de journaux, ou personnalités médiatiques.*

Sous une forme à peine moins caricaturale, cette conception de Mai 68 est largement répandue, surtout parmi les intellectuels. Outre le fait qu'elle est motivée idéologiquement par la volonté de minimiser l'ampleur du militantisme soixante-huitard, de ridiculiser ses acquis et de nier son authenticité, une telle représentation simplificatrice possède la vertu de nous épargner cette tâche pénible qu'est l'exercice de la pensée, tant il est vrai que nous tous abhorrons les nuances et renâclons à percevoir la complexité vertigineuse du réel, préférant habiter un monde plat, facilement intelligible, où les clichés nous tiennent lieu d'idées.

Pour éprouver le bien-fondé des représentations communes sur le devenir des soixante-huitards, une équipe de trente-deux sociologues



D.R.

et politistes (le collectif Sombroero) a mené une enquête de cinq années pour savoir qui sont réellement ces personnes engagées ayant ébranlé la société française et que sont-elles devenues après la ruine des espoirs révolutionnaires. Afin de répondre à ces questions, les chercheurs ont rencontré 366 militants actifs entre 1966 et 1983 et recueilli leurs récits de vie pour ensuite analyser ces derniers et les croiser avec des données statistiques. Le fruit de ce travail colossal est un ouvrage de plus de mille pages, paru sous le titre *Changer le monde, changer sa vie* aux éditions Actes Sud.

L'originalité de l'enquête tient à ce qu'Olivier Fillieule désigne dans l'introduction comme « un triple décentrement du regard » : se focaliser sur cinq métropoles régionales (Lille, Lyon, Marseille, Nantes et Rennes) au lieu de Paris ; sur la séquence historique 1966-1983 au lieu de la crise ponctuelle de mai-juin 1968 ; sur les militants ordinaires au lieu des leaders et des personnes devenues célèbres. De plus, à rebours de

la réduction courante des soixante-huitards à des gauchistes majoritairement étudiants, cette étude s'intéresse à trois « familles » de militants : les syndicalistes, les gauches radicales et les féministes.

De cette enquête émerge un portrait de groupe très nuancé, bien différent de celui véhiculé par le mythe des soixante-huitards ayant, après une courte période d'engagement, trahi leurs idéaux et connu une réussite socioprofessionnelle foudroyante. En effet, résume Olivier Fillieule, « les *devenirs professionnels des soixante-huitards se situent loin de la vulgate. (...) Nos enquêtés – surtout les plus jeunes – ont connu une mobilité sociale plus importante que leurs contemporains, mais cela s'explique par une bien plus forte mobilité descendante (...). L'hypothèse selon laquelle les enquêtés auraient subi un déclassement en lien avec leurs investissements militants se trouve ici renforcée. Dans la population française (...), le déclassement s'élève à 4 % ; il est de 25,6 % dans la population que nous avons*

étudiée. » Les auteurs expliquent ce déclassement social par des trajectoires professionnelles plus difficiles en raison de l'engagement militant, ou par un refus volontaire de parvenir. En somme, beaucoup d'enquêtés ont dû faire des sacrifices économiques, sociaux et professionnels, des sacrifices qu'ils assument pleinement, puisque la grande majorité d'entre eux affirment ne pas regretter leurs choix et avoir maintenu l'essentiel de leurs convictions, même s'ils ont actuellement un regard critique vis-à-vis des moyens d'action d'autrefois, ce qui est surtout le cas des personnes ayant appartenu à des groupes de la gauche radicale. Il est intéressant de noter que seulement 3 % des enquêtés ont eu des « *carrières stables dans les mondes de l'information, des arts et des spectacles* », un type de trajectoire qui est pourtant « *au cœur des représentations communes sur le devenir des ex-soixante-huitards* ».

Un autre résultat majeur de cette étude consiste à infirmer deux hypothèses souvent avancées pour expliquer la crise de Mai 68. Selon la première, l'effervescence de cette période serait le « *produit de l'anticipation d'un déclassement social généré par la conjonction de la massification scolaire et de la dévaluation des diplômes qui s'ensuivrait* », ce qui revient à dire que les soixante-huitards étaient des jeunes bourgeois craignant de perdre leur statut social à cause de l'accès massif et récent des membres des classes moyennes et populaires à l'enseignement supérieur. Or, la plupart des enquêtés sont issus des classes moyennes ou populaires, et étaient souvent les premiers de leur famille à accéder à l'enseignement supérieur.

La seconde hypothèse insiste sur le conflit générationnel et compare les années 68 à une sorte de « *révolte oedipienne contre toutes les figures paternelles de l'autorité* ». Bien qu'elle ne soit pas complètement erronée, cette explication pêche par un excès de généralisation, car pour un nombre significatif des enquêtés, leur politisation doit beaucoup à leur famille, à leurs enseignants à l'école et aux groupes de jeunesse auxquels ils ont adhéré, ce qui implique que leur militantisme ultérieur n'est pas forcément en rupture avec les transmissions de ces trois milieux.

Nos quelques remarques ci-dessus sont loin d'épuiser toute la richesse de cette enquête sociologique monumentale. Notons seulement que son plus grand mérite est de restituer au réel toute sa complexité, nous avertissant ainsi que parler d'une génération 68 plus ou moins homogène relève d'une simplification outrancière, voire d'une pensée tributaire des clichés et des idées reçues.

TAREK ABI SAMRA

Ils ont voulu changer le monde



© Fondation Gilles Caron / Gilles Caron

GÉNÉRATION, TOME 1 : LES ANNÉES DE RÊVE de Hervé Hamon et Patrick Rotman, Seuil, 1987, 624 p.

À quatre mains, mais aussi avec l'aide de dizaines de témoins qui ont participé à vingt ans aux événements de Mai 1968, Hervé Hamon et Patrick Rotman ont écrit en deux volumes totalisant près de 1400 pages alimentées par une foultitude d'archives, le récit presque exhaustif, à peine romancé par un souffle littéraire matiné d'un humour bienfaisant, du combat d'une génération qui a voulu changer le monde.

Les Années de rêve, le premier tome de *Génération*, couvre la période de 1960 à 1968, et se termine le 7 septembre 1968 avec le suicide de Michèle Firk, à 31 ans. Entrée clandestinement au Guatemala, cette élève de l'IDHEC, militante du Parti communiste français, s'était engagée dans la guérilla. Recherchée pour avoir participé à l'enlèvement et à l'assassinat de l'ambassadeur des États-Unis, elle s'est tiré une balle dans la tête. Mais pourquoi le Guatemala ? Cette conclusion éclaire toute la période.

Les jeunes adultes français des années 60 sont nés pendant la Deuxième Guerre mondiale, enfants d'une génération traumatisée, austère, frileuse et conservatrice. À eux est pourtant promis un monde libre et pacifié et, sur le plan économique, au sommet de ses Trente Glorieuses. Mais leur monde est instable, en pleine décolonisation, miné par sa propre mauvaise conscience. À l'écrasement de l'extrême droite européenne succède la montée en puissance d'un nouveau communisme perçu comme vertueux par une jeunesse idéaliste. Mais très vite, les « *staliniens* » déchantent quand se révèle, avec la complaisance de Krouchtchev, les exactions de leur idole. En quête de guide dans un monde désemparé, on se rabat sur Mao, sur Castro, sur le

Che bien sûr. De Gaulle est trop vieux, trop réactionnaire pour le rôle, son mandat a trop duré, c'est même sur lui que se cristallise le mal-être. *Changer le monde* est le mot d'ordre, et c'est bien le monde entier que les

étudiants français veulent changer. Ils y vont, portés par des idées neuves incubées à l'École normale et sur les bancs des facultés de sociologie et de philosophie de la nouvelle université créée à même le bidonville de Nanterre, rue de la Folie, cela ne s'invente pas. Toute une nouvelle culture se fait jour entre musique, littérature et cinéma. Ils traversent les frontières clandestinement, découvrent, perplexes, la Russie et la Chine, s'engagent dans les usines, se battent aux côtés de tous les opprimés du capitalisme contre les tout-puissants États-Unis. La révolution permanente est en marche, la révolte des étudiants qui embrase la France en mai 68 n'en est qu'un épisode. Régis Debray prône « *la révolution dans la révolution* ». Ce dernier, brillant normalien, rejoindra le Che en Bolivie où il sera arrêté et condamné à 30 ans de prison.

On croisera évidemment dans cet ouvrage, et en pleine action, les plus célèbres acteurs de Mai 68, de Roland Castro à Alain Geismar, Tiennot Grumbach, Serge July, Bernard Kouchner, Alain Krivine, Marc Kravetz, Robert Linhart, Sartre, Althusser, l'inclassable Daniel Cohn-Bendit, principal leader de cette révolution, et bien d'autres. Au début du récit, un deuil rassemble la plupart d'entre eux. On est en 1979, leur ancien pote Pierre Goldman, demi-frère du chanteur et compositeur Jean-Jacques Goldman, braqueur par idéal, vient d'être assassiné par un groupe d'extrême droite. Il emporte avec lui le souvenir des « *années de rêve* ». À l'exaltation succèdera le désenchantement. Ce seront « *les années de poudre* », deuxième volet de ce diptyque.

FIFI ABOU DIB

Publicité

A.
Antoine

www.antoineonline.com

À propos de Mai 68 et du sens qu'il faut attribuer à l'événement, deux interprétations s'opposent : certains y voient un soulèvement porteur d'un projet collectif, quand pour d'autres, c'est l'acte de naissance de l'individualisme. Pourquoi cette bataille et qu'en pensez-vous vous-même ?

La pensée anti-68, exprimée dès 1985 par exemple, dans l'ouvrage de Luc Ferry et Alain Renaut, *La Pensée 68*, soutient que les idées de 68 ont dénoué les liens sociaux, démobilisé les forces collectives, et favorisé l'éclosion d'un individualisme consumériste. Et dans sa campagne pour l'élection présidentielle de 2007, Nicolas Sarkozy n'accusait-il pas l'héritage de Mai 68 d'affaiblir l'autorité de l'État ? En fait, Mai 68 est avant tout un gigantesque mouvement collectif, je dirais même un ébranlement collectif : neuf millions de personnes participent à une grève générale qui dure plus d'un mois. Mais comme il s'opère en parallèle un déverrouillage des institutions corsetées, que les traditions familiales sont ébranlées, que les repères religieux et moraux de l'ordre ancien sont lézardés, tout cela produit un vide dans lequel s'engouffrent des conduites individualistes.

Pourquoi à votre avis a-t-on moins retenu la grève générale et les avantages obtenus, dont 30% d'augmentation des salaires, que les barricades du quartier latin ?

La construction d'une mémoire collective n'est pas facile à expliquer. Le phénomène est d'une grande complexité. Une mémoire médiatique a progressivement pris le dessus, en mettant l'accent sur les aspects ludiques et libertaires de Mai 68. Cette façon de lire Mai 68 s'est installée via les médias. Mais, actuellement, il se publie beaucoup d'ouvrages d'historiens sur ces événements et leurs travaux montrent les choses autrement. En particulier, l'articulation entre les mouvements de la jeunesse scolarisée et les mouvements sociaux. Il se produit un rééquilibrage des lectures et une remise en valeur des acquis sociaux et de la dimension collective du mouvement.

Absence de transmissions mémorielles, dites-vous dans votre

ouvrage. Pourquoi et comment cela s'est-il produit ?

Après 1981, beaucoup d'acteurs de Mai 68 se sont mis en retrait de l'activité politique. L'arrivée de la gauche au pouvoir leur avait donné un sentiment de réussite. Ils choisissent de s'investir dans leur vie professionnelle et familiale, de privilégier leur réinsertion dans la vie sociale. Leur état d'esprit n'est plus le même et puis, ils ont vieilli... Ajoutons qu'à ce moment se développe la crise des idéologies de gauche avec l'apparition des idées remettant en cause le communisme ; et la montée en puissance du libéralisme avec l'arrivée au pouvoir de Reagan aux États-Unis, et Thatcher en Grande-Bretagne. Il se produit ainsi comme une crise de la transmission mémorielle qui ne se fait plus, qui n'arrive pas à relever les nouveaux défis. Une page se tourne entre les années 81 et 90. Et d'autres objets de combat émergent, les questions de communautarisme religieux et d'identité nationale prennent le dessus.

Le procès en trahison des leaders de Mai 68 revient souvent dans les discours. Pourquoi à votre avis ? Cette trahison est-elle une réalité ?

Oui et non. Il y a un retrait et vide, c'est évident. Mais néanmoins, beaucoup de ceux qui s'étaient engagés dans le mouvement sont restés fidèles à leur idéaux de jeunesse. Je pense à Daniel Cohn-Bendit, Alain Geismar, Jacques Sauvageot, Alain Krivine... Le procès en trahison est venu des rangs de l'extrême droite. On a cherché à gommer Mai 68 en le réduisant à ses aspects superficiels et festifs. Leur discours s'était : les gens se sont bien amusés et ont ouvert la voie au consumérisme...

Lorsque vous évoquez l'offensive idéologique contre les engagements de Mai 68, vous la reliez à la dénonciation de l'antiracisme. Pouvez-vous revenir là-dessus ?

L'ébranlement de Mai 68 est le produit d'une matrice idéologique spécifique à laquelle concourent les acquis de différents moments historiques : la révolution française, le front populaire, la résistance contre l'occupation allemande et le gouvernement de Vichy, l'anticolonialisme et l'antiracisme. Les

Benjamin Stora : « Avec Mai 68, on passe du noir et blanc à la couleur. »



© Julien Falsimagne / Stock

adversaires de Mai 68 sont des nostalgiques de l'ordre ancien, voire de l'empire colonial français. Ils établissent un lien évident entre la pensée de Mai 68 et l'antiracisme et les stigmatisent dans un même mouvement.

La question de l'immigration et la façon dont elle monte en puissance dans les débats va elle aussi faire refluer les idéaux de Mai 68. Quelle est la responsabilité du parti socialiste dans l'échec à traiter cette question ?

La question essentielle posée par Mai 68 est celle de l'égalité politique, égalité entre les citoyens quelle que soit leur origine sociale ou religieuse, quel que soit leur sexe aussi bien entendu. La montée en puissance du Front national a pour conséquence que la question sociale est reléguée au second plan au profit de la question identitaire. Les idéologies de l'identité nationale fleurissent et désignent l'immigré comme le responsable de tous les maux. Le Parti socialiste a occupé la scène politique et culturelle depuis 1981. Il porte donc

une lourde responsabilité dans cet état de choses. Sur la question hautement symbolique du droit de vote des immigrés par exemple, le PS n'a pas fait le travail : il aurait dû préparer la société à ce changement. Les socialistes n'ont pas pris à bras le corps ces questions. La question des banlieues a été traitée sur un plan moral et non politique par un mouvement tel que SOS Racisme. Mais la question des banlieues, ce n'est pas juste le ravalement de quelques barres d'immeubles. Il s'agit d'égalité politique et d'améliorations sociales. La droite a occupé ce terrain-là et a rendu difficile la question de l'immigration.

Et vous-même, que reprenez-vous en priorité de Mai 68 ?

Mai 68 a été pour moi une formidable libération, la sortie des traditions anciennes, l'ouverture vers la mixité. On est passé d'une société en noir et blanc à une société en couleurs.

Propos recueillis par
GEORGIA MAKHLOUF

Du « soleil » de 68 à l'éclipse de la gauche



D.R.
68, ET APRÈS : LES HÉRITAGES ÉGARÉS de Benjamin Stora, Stock, 2018, 172 p.

« Les projets portés par l'après-68 se sont-ils évaporés ? Et par qui réellement ces idées étaient-elles véhiculées ? » L'ouvrage de Benjamin Stora est né d'une interrogation sur ses engagements à gauche et du constat de « la disparition d'un monde » ; il se veut une réflexion sur cet effondrement à partir de sa propre expérience.

Partant de l'actuelle déroute de la gauche française, « prise en étau sur le plan idéologique entre un libéralisme débridé et un républicanisme outrancier », il rappelle que l'offensive idéologique contre les engagements de l'après-68 a commencé depuis bien longtemps, reprochant à la philosophie soixante-huitarde d'avoir « dénoué les liens sociaux, démobilisé les forces collectives, fait triompher le relativisme moral aux dépens des principes éthiques des Lumières ». Pour Stora, ces dévalorisations sont dues à des trous de mémoire, à l'absence de transmissions mémorielles, mais également à l'engouement de milliers de militants de gauche pour des pratiques politiques autoritaires et à la séduction qu'exerce sur eux la violence extrême, qu'ils envisagent comme possible.

Soulignant avec une grande honnêteté que, dans son parcours personnel de fils d'exilé venant d'Algérie et vivant très modestement dans la banlieue parisienne, à Sartrouville, l'engagement militant était « un vecteur de socialisation et d'intégration », « une sortie du ghetto », il rappelle son adhésion pendant

quinze ans à une organisation trotskiste, l'OCI (Organisation communiste internationaliste, à laquelle appartenait aussi un certain Lionel Jospin), animé par la volonté de détruire plus que de construire : il fallait, rappelons-nous, « faire table rase du passé ». Mai 68 offrait ainsi la possibilité d'entrer de plain-pied dans la société française et en même temps de critiquer la France : de s'inscrire simultanément dans deux logiques, celles de l'intégration et de la contestation.

Cette réflexion sur la valeur intégratrice, pour beaucoup d'étrangers, de l'action politique est sans doute l'une des choses qui font l'originalité de cet ouvrage. Stora rappelle qu'elle est longue, la liste de ces militants, immigrés ou fils d'immigrés, qui se sont insérés en France par le détour de l'engagement politique et syndical, notamment par leur adhésion au parti communiste et dans les organisations trotskistes ou anarchistes, leur engagement les aidant à sortir de leur isolement et à refuser le repli communautaire. Néanmoins, il reste à comprendre pourquoi subsiste « ce blocage sur les immigrations postcoloniales toujours considérées comme inassimilables ».

L'invention de nouvelles réponses à l'actuelle crise de civilisation reste à l'ordre du jour. Et on peut espérer, conclut Stora, que de nouvelles générations, qui veulent « dégager » la vieille classe politique, surgiront pour « changer la vie ». Son témoignage, qui mêle une documentation précise à des passages très personnels et souvent poignants, pose avec une grande lucidité les bonnes questions.

GEORGIA MAKHLOUF

Le point de vue de Michel Hajji Georgiou

De Mai 1968 au 14 mars 2005, un même souffle d'humanisme

La France célèbre cette année le cinquantenaire de Mai 68. La révolte étudiante, qui constituait une remise en cause de l'ordre gaulliste, mais aussi des structures sclérosées de la gauche bureaucratique, continue aujourd'hui encore de diviser les élites politiques et intellectuelles, au point de se retrouver, depuis les années 1980, au centre d'une querelle philosophico-politique sur l'humanisme. La « pensée 68 », pour reprendre le titre de l'ouvrage éponyme de Luc Ferry et Alain Renaut, a-t-elle ouvert la voie à l'individualisme et à la désagrégation du moi, augurant de la mondialisation, comme le soulignent ses détracteurs, ou bien a-t-elle permis, au contraire, une émancipation sociétale en faveur notamment des droits des minorités, de la liberté sexuelle et de l'avortement, comme l'affirment ses partisans ? Le débat reste ouvert.

La vague révolutionnaire de 1968 n'était pas que française, toutefois. Dans un contexte mondial de guerre froide prévalant à la détente entre les États-Unis et l'Union soviétique, la génération des *baby boomers* s'était révoltée partout, chacune dans son propre contexte national, et des deux côtés du rideau de fer, des émeutes de Chicago au printemps de Prague, mais aussi du Mexique à la Chine, en passant par le Brésil, le Festival de l'île de Wight au Royaume-Uni, l'Allemagne, l'Italie ou le Japon.

Le mouvement étudiant de 1968 est donc principalement une réaction au statu quo qui s'étend progressivement au monde entier dans la perspective de la détente et du fait de la politique des blocs. Il s'agit, dans l'esprit de l'époque, d'un soulèvement contre deux modèles systémiques : le socialisme soviétique et le modèle capitaliste. D'autant qu'à travers le monde, il existe cette perception que ceux qui tentent de créer des liens dépassant le clivage sont progressivement assassinés.

Empêtré dans ses propres problématiques au sein d'un monde arabe encore sous le coup de la défaite de 1967 et plongé dans la dictature, le Liban s'était toutefois associé au vent de changement de Mai 1968. Le contexte local était celui d'un durcissement d'une partie de la droite chrétienne avec la formation du *Heif* en réaction aux exactions du Deuxième Bureau, mais aussi l'émergence de la résistance avec la formation du *Heif* en réaction aux exactions du Deuxième Bureau, mais aussi l'émergence de la résistance libanaise. En octobre 68, une bagarre oppose à l'École des lettres une bande de jeunes dirigée par Bachir Gemayel aux étudiants de la gauche, et au mois de novembre, Lucien Georges organise la fameuse table ronde pour *L'Orient* entre leaders étudiants de droite et de gauche sur le problème palestinien.

Un même désir de réformes

Stricto sensu, les événements de Mai 1968 eux-mêmes n'ont pas d'effet immédiat sur les mentalités des étudiants libanais. Cependant, en France comme au Liban ou ailleurs, les jeunes s'étaient retrouvés en gros sur le rejet de l'autorité étatique et de l'abandon de l'université, réclamant la liberté pour tous et l'égalité des chances. Animés par un profond désir de réformer les structures de l'État et de promouvoir une justice sociale inexistante, ils étaient en rupture avec la bureaucratie et le caractère trop psychorigide et trop oppressant des grandes formations de gauche et de l'Union soviétique, dans une entente prise manifeste de désacralisation et de déconstruction de ces structures. Ils partageaient surtout les mêmes repères politiques, philosophiques

et culturels : Gandhi, Che Guevara, Ho Chi-Minh et les Non-Alignés en général, Foucault, Derrida, Lacan, Reich, Marcuse, Deleuze, Fanon ou Althusser, ou encore Sartre et Camus. Ils avaient d'ailleurs conscience de faire partie d'un vaste mouvement de solidarité planétaire.

En dépit du violent clivage politique et idéologique de l'époque, surtout sur la fonction que le Liban doit assurer vis-à-vis de la résistance palestinienne, le mouvement déboucha, au Liban, sur des liens interpartisans entre les étudiants de droite et de gauche autour de questions de nature micropolitique, liées principalement à des revendications sociales au service de l'université libanaise.

L'héritage de 68

Le mouvement étudiant est cependant rattrapé et débordé par l'apparition des formations paramilitaires dans la perspective de la guerre civile de 1975. En quinze ans, le conflit armé provoque l'implosion de toutes les formes de solidarité



D.R.

« Le mouvement étudiant est cependant rattrapé et débordé par l'apparition des formations paramilitaires dans la perspective de la guerre civile de 1975. »

existantes, traditionnelles ou modernes. En 1990, le Liban entre dans l'après-guerre exsangue, sous une double occupation syrienne et israélienne, avec des structures sociales dissolues et un repli sur soi identitaire effroyable, à l'heure où la culture de la massification se met lentement en place par le biais de la mondialisation et du nouvel ordre mondial post-guerre du Golfe. En apparence, la culture « révolutionnaire » de Mai 1968 n'est plus qu'un lointain souvenir et les révoltés de naguère s'assagissent. Sous les pavés, il n'y a plus la plage, mais l'enfer et la sécurité, pour reprendre Léo Ferré – l'enfer et l'appareil sécuritaire du régime syrien.

Pourtant, Mai 68 va contribuer indirectement à la deuxième indépendance du Liban et inspirer partiellement le mouvement étudiant souverainiste qui émerge de nouveau sur les campus. Certes, la revendication souverainiste sera, de la fin des années 1990 jusqu'au début des années 2000, principalement l'apanage des partis chrétiens

à travers une structure réticulaire et sans uniformisation aucune – dans la foulée un peu de la notion de l'identité complexe et sans hiérarchisation formulée par un autre ancien de l'École des lettres, Amin Maalouf, en 1998 dans *Les Identités meurtrières*. Il en résultera la création de structures politiques transpartisans comme le Rassemblement de Kornet Chehwane et le Forum démocratique, qui fusionneront plus tard au sein du Rassemblement du Bristol, tournant définitivement la page du clivage droite-gauche et libaniste-arabiste de la guerre civile.

Sur le plan étudiant, ces initiatives de rapprochement se feront notamment grâce à l'apport des étudiants indépendants et de personnalités comme Frangié ou Kassir, mais aussi Farès Souhaïd ou Saoud el-Maoula, notamment. Un rôle déterminant sera joué, dans ce cadre, par le père Sélim Abou, alors recteur de l'Université Saint-Joseph, qui ouvre la voie à cette « résistance culturelle » pour créer des liens sur les campus de son université. Fidèle à lui-même, le père Abou avait déjà joué un rôle similaire en 1968, après l'incident de l'École des lettres, mettant un local à la disposition des étudiants de tous bords, à Basta, pour encourager le dialogue...

Comment dépasser toutefois les clivages de la guerre civile et les ravages de la violence identitaire pour recréer les liens entre les Libanais et les unir en vue de rétablir la souveraineté du pays ?

Ce sont les *baby boomers* de Mai 1968, des anciens de l'École des lettres comme Samir Frangié, ou de l'Université libanaise comme Élias Atallah ou Nassir el-Assaad, mais aussi des personnalités comme Marwan Hamadé, qui vont s'employer, avec les héritiers de cette pensée comme Samir Kassir – qui avait sept ans seulement en 1968, mais qui regrettera amèrement d'avoir été aussi jeune à l'époque – à recréer cette culture du lien, chacun dans son milieu politique et communautaire, mais aussi dans le cadre d'espaces transversaux. L'idée de fond est d'encourager l'apport cumulatif des individus et des groupes, tout en préservant les appartenances et les sensibilités de chacun

à travers une structure réticulaire et sans uniformisation aucune – dans la foulée un peu de la notion de l'identité complexe et sans hiérarchisation formulée par un autre ancien de l'École des lettres, Amin Maalouf, en 1998 dans *Les Identités meurtrières*. Il en résultera la création de structures politiques transpartisans comme le Rassemblement de Kornet Chehwane et le Forum démocratique, qui fusionneront plus tard au sein du Rassemblement du Bristol, tournant définitivement la page du clivage droite-gauche et libaniste-arabiste de la guerre civile.

Sur le plan étudiant, ces initiatives de rapprochement se feront notamment grâce à l'apport des étudiants indépendants et de personnalités comme Frangié ou Kassir, mais aussi Farès Souhaïd ou Saoud el-Maoula, notamment. Un rôle déterminant sera joué, dans ce cadre, par le père Sélim Abou, alors recteur de l'Université Saint-Joseph, qui ouvre la voie à cette « résistance culturelle » pour créer des liens sur les campus de son université. Fidèle à lui-même, le père Abou avait déjà joué un rôle similaire en 1968, après l'incident de l'École des lettres, mettant un local à la disposition des étudiants de tous bords, à Basta, pour encourager le dialogue...

C'est donc en partie un véritable humanisme anthropocentrique issu de Mai 1968, ou plutôt son long cheminement intellectuel chez certaines élites politiques et académiques, qui a permis d'initier la dynamique, elle aussi non violente, qui a conduit au 14 mars 2005. Une dynamique qui a de nouveau sombré face au totalitarisme de ses ennemis et à l'identitarisme de ses chefs, mais qui émergera certainement de nouveau sous une autre forme à l'avenir, sans doute mue par la même énergie, le même humanisme incontestable centré sur l'individu-citoyen.



Louis Aragon, très chic et sans Elsa, défile dans un cortège de la CGT. D.R.



Jean-Paul Sartre, engagé mais pas enragé, parle donc existe. La société du spectacle dans toute sa splendeur. D.R.

LE MAI 68 DES ÉCRIVAINS. CRISE POLITIQUE ET AVANT-GARDES LITTÉRAIRES de Boris Gobille, CNRS éditions, 2018, 400 p.



La contestation qui saisit la société française en mai-juin 1968 signe un moment d'accélération historique et symbolique rare. Ce moment se traduit en une prise de parole et de pouvoir qui s'étend progressivement à l'ensemble de la société. Prenant position contre la division sociale du travail, refusant toute forme d'exclusion et d'aliénation, le feu de paille devient incendie. À ce moment de basculement menaçant de balayer le pouvoir gaulliste, tout paraît possible et un vent inédit de créativité souffle.

Cette créativité se veut à la portée de tous. Elle se revendique pouvoir de pensée et d'action « prophétique », et se donne pour fin quasi-utopique, la « transformation radicale du réel ». Néanmoins, les avant-gardes littéraires, par le biais de poètes d'un genre nouveau, « les poètes anonymes », ne se contentent pas de tagger sur les murs des messages tels que « tous créateurs », « apprenez à penser » ou « écrivez partout » : elles descendent dans la rue, ont des prises de position publiques, forment des collectifs et entrent par l'écriture dans la révolution.

On croise dans cet essai : existentialistes, structuralistes, surréalistes, (communistes et gauchistes), ainsi que des revues comme *Tel Quel* et *Change* (foyers incandescents de l'avant-garde et de la radicalité intellectuelle), ainsi qu'*Action poétique*, *Les Lettres françaises* et *La Nouvelle critique*. On y voit évoluer Sartre, Sollers, Blanchot, Duras, Beauvoir, Aragon, Roubaud,

Longtemps restées dans l'ombre, les avant-gardes littéraires de Mai 68, où se côtoient auteurs célèbres ou inconnus aujourd'hui, sont mises au jour dans un essai politique dense, académique et extrêmement bien documenté, signé Boris Gobille.

Pingaud, Mascolo, Sarraute, Leiris, Kristeva, Venaille et tant d'autres poètes et romanciers.

Déplorant la quasi-inexistence de travaux sur la participation de nombre de femmes et hommes écrivains à ce grand mouvement, Gobille ne se contente pas de braquer les projecteurs sur un pan de soixante-huitards intellos restés dans les coulisses de l'histoire. En se consacrant aux avant-gardes littéraires, son approche se singularise par un dépassement de la notion de « printemps des intellectuels » généralement adoptée et englobant l'ensemble des intellectuels – philosophes, écrivains, artistes ou scientifiques. Gobille prend ainsi pour ancrage sociologique la spécificité du statut et de l'activité des écrivains, à savoir : écrire des textes et opérer dans le champ littéraire (cf. théorie bourdieusienne).

Cet essai aborde l'espace-temps de Mai 68 « autrement que comme un décor narratif ou un donné

Utopies et paradoxes des auteurs engagés en Mai 68



À la manifestation de la CGT le 29 mai 1968, Jean Thibaudeau, Eugène Guillevic, Gilles Deleuze, Jacques Roubaud, le poète Alain Jouffroy et le cinéaste Jean-Luc Godard marchent, en compagnie des membres du Syndicat des acteurs. © AFP

contextuel mollement causal, mais bien plutôt comme un moment critique dont les propriétés exercent des effets spécifiques sur les écrivains mobilisés ». Dégageant les enjeux propres à cette mobilisation,

visant à « élucider la rencontre » entre le politique et le littéraire, Gobille étudie la responsabilité des écrivains traversés par cet événement singulier. Son enquête analyse les logiques, les positions, les

désarrois idéologiques, et les trajectoires biographiques, sociales et politiques des acteurs principaux de ces avant-gardes. Les mécontentes politiques de ces derniers, leurs luttes parfois fratricides, les éloigneront des utopies premières.

À la fois « obligées » et « autorisées » par Mai 68 à prendre position, les avant-gardes littéraires se trouvent également « défiées », puisqu'elles ne peuvent véritablement s'engager et s'affirmer dans ce mouvement de « créativité pour tous », sans se délester de leur statut. Le pouvoir de la créativité « anonyme et démocratique (...) n'est la propriété de personne » et ne peut demeurer l'apanage d'une

élite. Dans une déferlante « de déconstruction et de dévaluation de l'histoire littéraire, érudite et humaniste » qui a dominé le paysage français, à la suite du formalisme russe et des *News Critics* américains, et injectées des innovations du structuralisme, les avant-gardes littéraires établies ou émergentes s'attaquent aux notions d'œuvre, de littérature, d'auteur. « Décrit comme le résidu d'une idéologie bourgeoise obsolète ou à détruire », l'auteur est « déclaré mort » aussi bien par Barthes que par Foucault.

En plus de la grande richesse de son texte et de la rigueur de sa documentation, une particularité de cet essai est celle de se pencher sur les devenir paradoxaux des « mobilisations et des reproblématisations des avant-gardes littéraires » aux lendemains de Mai 68. La réflexion de Gobille se saisit du fait que la lutte menée par une certaine

avant-garde contre la « mort sociale » de l'écrivain, ébauche un syndicalisme d'auteur concerné par les conditions socioéconomiques du métier d'écrivain, et débouche, quelques années plus tard, sur une réforme de la sécurité sociale des auteurs. Par ce que Gobille qualifie de « ratage » de la « révolution symbolique des représentations du littéraire », le paradoxe continue d'occuper, longtemps après, l'héritage de Mai 68.

Le travail scientifique, assidu et colossal de Gobille, tout en suivant intimement la trame temporelle et historico-politique de Mai-Juin 68 puis de la post-révolution, annonce dès l'introduction s'appuyer sur les

textes produits par les écrivains engagés, les revues littéraires, les entretiens, les archives personnelles ou de groupes, les fonds du mouvement de Mai-Juin 68, et les articles de presse. Toutefois, cet essai relève moins de la rencontre entre politique et littérature, que de l'analyse politique

éclairée par des perspectives sociologique et psychologique, portant sur les avant-gardes littéraires.

Le Mai 68 des écrivains est un essai sociopolitique captivant et pointu sur un sujet original. Gobille appuie à l'évidence son analyse d'extraits de corpus divers (manifestes, articles, communiqués ou lettres). Mais la littérature en tant que telle demeure absente de l'esprit de l'ouvrage. Le lecteur désireux de goûter au souffle créatif et prophétique des avant-gardes littéraires reste sur sa faim.

RITTA BADDOURA



Quand la culture devient plus physique, devant la vitrine de Joseph Gibert, sur le boulevard Saint-Michel. D.R.



et ces émotions se sont

exprimées sur le mode tribal et primaire. Et tant pis pour Régis Debray s'il a opposé les intellectuels aux tribus* ; les clercs, les universitaires et les doctorants peuvent réagir en meutes, mus qu'ils peuvent être par l'instinct grégaire. Car c'est bien l'intensité émotionnelle, la surenchère verbale et l'unanimité illusoire qui portèrent la jeunesse sur les barricades. Ainsi, on n'aurait pas tout dit sur le fameux printemps qui opposa les pavés contestataires aux CRS dépeints comme des kapos. Le structuralisme et ses structures « ne descendant pas dans la rue », le post-idéologisme pointait déjà le nez et l'esprit de corps soudait les révoltés, toutes obédiences confondues.

Pasolini, peu enclin à défendre l'ordre bourgeois, s'en était pris à ces jeunes gens repus, à ces fils de nantis, saisis de convulsions. Il s'adressait à eux en ces termes : « Je vous bais, chers étudiants. » Et dans un poème célèbre dans les annales littéraires italiennes, il proclama : « Lorsqu'hier (...) vous vous êtes battus avec les policiers, moi je sympathisais avec les policiers. Car les policiers sont fils de pauvres. Ils viennent de sous-utopies, paysannes ou urbaines. »

Or ladite kermesse pouvait être envisagée comme « le carnaval de Romans** » ou comme l'épidémie insensée qui ravagea Strasbourg en 1518, quand près de quatre cents personnes furent saisies

Le point de vue de Youssef Mouawad

Mai 68 a dégoupillé les émotions...

d'une fièvre dansante pendant des jours et des jours : elles finirent par mourir d'épuisement. Alors pourquoi ne pas voir dans le happening de Mai 68 un soulèvement de bédouins pillards ?

À rappeler que tout a commencé à cause des femmes : l'interdiction faite aux étudiants de les recevoir dans leurs chambres à la Cité universitaire, a mis le feu aux poudres. Comme si le gouverneur d'une place fortifiée des confins du désert arabe refusait d'accorder la main de sa fille à un cheikh des banu-Shumar ! C'est au soulèvement que les tribus estudiantines vont appeler : les émotions déchaînées ne peuvent être endiguées. Le gouverneur de la place de Paris, faute d'instructions, n'ose pas écraser la rébellion des pouilleux dans l'œuf. L'insurrection se



D.R.

« Mai 68 fut une émotion forte, fugace et puis discontinuée. Une théophanie... Et l'extase vécue a réenchante le monde. »

propage comme une traînée de poudre. Les communautés surchauffées des principales villes, voyant que la répression tardait à se manifester, appellent à défier l'autorité et à occuper les places publiques. En face, le pouvoir établi hésite, il n'y aura pas de répression ou si peu. Le sang ne coulera pas et la chienlit vole de victoire en victoire...

Ceux de Nanterre font leur jonction avec ceux du Quartier latin. Et même si les argousins ne fraternisent pas avec les insurgés, l'Odéon est envahi par la foule et l'on y prend la parole comme on avait pris la Bastille en 1789 (Michel de Certeau). Les « katangaï » imposent une forme de terreur dans la Sorbonne occupée. Les voitures sont brûlées, les vitrines brisées, le vandalisme est l'expression communautaire d'une liberté

orageuse longtemps brimée. Cohn-Bendit, prophète arrivé d'Allemagne, accorde la parole à Aragon qu'il qualifie cependant de traître. En ce moment d'éruption, tout semblait possible sous les applaudissements.

La violence du spontanéisme et les passions débridées se déchaînent dans un monde rassasié et régi par le consumérisme. Qui oserait prétendre qu'on se battait pour son bifteck ?

Mai 68 fut une émotion forte, fugace et puis discontinuée. Une théophanie... Et l'extase vécue a réenchante le monde.

Personnellement les événements de Mai 68 ne m'ont pas touché. J'étais à Ehden à préparer mes examens de 3^e année de Droit. C'est par la suite, en poursuivant mes études en France, que j'ai saisi l'ampleur du phénomène que j'avais raté.

* **L'INTELLECTUEL FACE AUX TRIBUS** de Régis Debray, CNRS Éditions, Paris, 2008.

** « En février 1580, les habitants de Romans (Dauphiné) s'étaient déguisés et avaient dansé à perdre l'âme. Ils s'étaient défilés entre artisans et notables dans le happening quotidien du carnaval. Un théâtre populaire et spontané opposait rue contre rue, confrérie contre confrérie. Puis au terme d'une embuscade, (...) ils se sont entrés. » in **LE CARNAVAL DE ROMANS** d'Emmanuel Le Roy Ladurie, Gallimard, 1979, 4^e de couverture.